



The *Great* Canadian
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the
Congregations of Religious Women in Canada,
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.



Projet de la *Grande* Histoire
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des
congrégations de religieuses au Canada,
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

Hôpital Ste-Thérèse Chesterfield Inlet, T.N.O. 1931-1981

par
Charles Choque, o.m.i.

Source: Library of the
Catholic Health Alliance of Canada

Copyright: Public Domain

Digitized: July 2009

PRÉFACE

À l'occasion de la publication de cette brochure sur l'histoire de l'hôpital Ste-Thérèse de Chesterfield Inlet je tiens à remercier l'auteur. Le p. Charles Choque o.m.i., ancien Provincial de la Baie d'Hudson est actuellement occupé à des recherches historiques sur le diocèse de Churchill / Baie d'Hudson. Le p. Choque a bien voulu accepter de publier ce bref historique à l'occasion du 50^e anniversaire de l'arrivée des Sœurs Grises à Chesterfield Inlet.

En présentant cet ouvrage nous voulons exprimer notre reconnaissance et admiration à toutes celles qui se sont dévouées et se dévouent encore aujourd'hui à cette œuvre.

Nous espérons aussi, par le fait même, faire mieux connaître cette page de l'histoire de l'Église du Nord Canadien.

Que le passé éclaire le présent et nous guide vers l'avenir.

Que cet exemple du respect de la vie nous encourage au respect de la personne humaine quelles que soient les circonstances, et nous aide à rester orientés vers le développement complet des personnes.

Imprimatur: † Omer A. ROBIDOUX, o.m.i.
Évêque de Churchill Baie d'Hudson

(Traduction en anglais et maquette: le père G. Laviolette, o.m.i.)



Chesterfield est situé sur la côte N.-O. de la Baie d'Hudson, à 1,500 km au nord de Winnipeg

Hôpital Ste-Thérèse

CHESTERFIELD INLET, T.-N.-O. 1931-1981

par Charles Choque, o.m.i.

En septembre 1912, le père Arsène Turquetil, Oblat de Marie Immaculée, envoyé par Mgr Ovide Charlebois, o.m.i., évêque du Keewatin, vint fonder à Chesterfield Inlet la première mission chez les Inuit de la Baie d'Hudson.

Le 2 juillet 1917, en la fête de Notre-Dame de la Délivrance, patronne de la mission et grâce à l'intervention extraordinaire de la petite Thérèse de Lisieux, les premiers convertis offrent leur front – et leur âme – au toucher mystérieux de l'eau baptismale.

De plus en plus, le père Turquetil devient pour eux le «grand-père» en qui ils ont confiance; chaque jour, il connaît mieux leur langue, leurs coutumes et leurs conditions de vie. Avec eux, il partage la joie d'une bonne chasse, l'anxiété des familles dont les hommes sont emportés à la dérive sur un morceau de glace, la propreté d'un igloo tout neuf aussi bien que l'atmosphère nauséabonde d'une vieille habitation d'hiver qui semble, à la pâle lueur de la lampe à huile de phoque, un repaire peu digne d'être humains.

Passe encore quand les Inuit sont en bonne santé, mais si la maladie frappe ou si la famine menace, que faire, loin des soins les plus élémentaires ou du minimum de sécurité le plus essentiel? Peut-on vraiment les blâmer alors d'avoir peur, d'implorer l'aide des esprits, les pacifiant à coups de tambour pendant d'interminables séances de sorcellerie ou imposant pour leur plaire des tabous très sévères qui frappent surtout les jeunes mamans? Peut-on alors reprocher au père Turquetil et à ses compagnons de prêcher non seulement l'Évangile mais de chercher aussi une solution à des situations humainement parfois désespérées: les malades, les femmes, les vieillards, les handicapés.

Devenu Préfet Apostolique en 1925, Mgr Turquetil multiplie les postes de mission; il leur obtient du gouvernement canadien là où c'est possible, les médecines les plus courantes afin de les distribuer selon les besoins aux Inuit qui viennent se plaindre à eux de quelques bobos: oreilles qui suppurent, yeux infectés, rages de dents, abcès divers, anthrax douloureux dus à une alimentation avariée, anémie prolongée des bébés due à une diète déficiente de la mère... liste sans fin, comme la bonne volonté des docteurs improvisés.

Quant aux vrais docteurs en médecine, on ne les voit, à l'époque, qu'une fois l'an, à bord du bateau nolisé par le gouvernement pour aller, contre glaces et icebergs, revendiquer le plus haut possible dans l'archipel arctique la souveraineté canadienne, ou accompagnant le M. S. Nascopie. Fidèlement, chaque année, ce dernier vient jeter l'ancre là où la Compagnie de la Baie d'Hudson a hissé son étendard, renouvelant en chaque poste de traite, le stock annuel.

Dès les premières neiges, début novembre, l'Inuk fouettant ses chiens, ira poser ses pièges, espérant que le rusé petit renard blanc s'y fera prendre; il compte sur sa précieuse fourrure pour se procurer thé, tabac, farine et surtout les munitions nécessaires à la chasse au phoque ou au caribou; sans trop s'en apercevoir, la ligne de trappe devient la frontière de son territoire, le magasin, le centre vital et ainsi s'érode en lui un nomadisme ancestral qui en faisait le roi incontesté de l'Arctique.

Dès les débuts de son expansion nordique, l'Anglicanisme est étroitement lié à l'Honorable Compagnie voulant faire des indigènes de fidèles sujets de sa Majesté Britannique; cela certainement donne aux Ministres de la religion anglicane certains atouts dont ils se servent pour revendiquer des droits exclusifs même dans le domaine de la santé.

Mgr Turquetil, normand d'origine, n'est pas un homme à céder facilement et il sait, une fois certain de ses droits, manier la diplomatie à bon escient. Il va directement exposer la situation à l'Honorable Mr. Stewart, ministre en charge des Territoires; le ministre révoque immédiatement un ukase de son sous-ministre interdisant aux catholiques de ne rien faire chez les Esquimaux sans l'approbation du gouvernement. Cela donne coudées franches à Monseigneur.

De plus en plus, la nécessité de bâtir un hôpital à Chesterfield s'impose à lui. Le vieux Pierre Maktar qui meurt lentement dans une pauvre mesure de planches et de mousse où les Pères viennent quotidiennement renouveler ses pansements y serait tellement mieux! Et la vieille Silu morte seule dans sa tente tandis que ses grands enfants dansent à corps et âme perdus, entraînés par les traiteurs, y aurait pu faire une mort tellement plus digne et peut-être même devenir chrétienne! Sans parler des épidémies qui pourraient plus facilement être contrôlées: gripes malignes, dysenteries affaiblissantes, parfois mortelles. N'est-ce pas à la suite de pareille maladie que le cadavre de la petite fille de Nuliyok fut dévoré par les chiens?

Monseigneur sait très bien les objections qu'officiellement on va lui présenter, car le département à Ottawa étudie lui aussi la question du service santé dans les Territoires du Nord-Ouest. Plus d'un partage l'opinion du docteur F. G. Banting qui, à la suite de son voyage arctique à l'été 1927, prétend que Blancs et Civilisation ne peuvent rien apporter d'heureux à l'Esquimaux et qu'on ferait beaucoup mieux de le laisser absolument seul! D'autres hésitent à se prononcer et pencheraient en faveur d'un docteur itinérant plutôt que de favoriser l'érection d'hôpitaux.

L'Église Anglicane, elle, est définitivement en faveur d'un hôpital sur la Terre de Baffin. Dès 1931, l'hôpital St-Luc ouvrira ses portes à Pangnirtung, pour les Inuit du Cumberland Sound et postes avoisinants, là où le docteur Leslie Living-

stone fit ses débuts dès 1923, à bord du C. G. S. Arctic, le bateau tout en bois du célèbre capitaine Joseph-E. Bernier.

«Excellent chirurgien», dit-on de Livingstone, «il était aussi un intrépide voyageur en traîne à chiens, un prospecteur averti, un chasseur adroit». Dès 1928, il est considéré comme l'officier médical supérieur du Département de la Santé à Ottawa. On lui attribue cette parole quasi prophétique: «À moins de contrôler d'une façon très sévère la distribution d'aide gratuite aux Inuit, ces derniers sont appelés inévitablement à dégénérer.»

En 1929, est construite à Chesterfield sous la surveillance du chef de poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, une maison qui servira de «quartiers généraux» aux agents gouvernementaux de la santé. Livingstone lui-même sera le premier à y habiter quelques mois au début de 1930, trouvant, avouera-t-il, dans la place, une population peu nombreuse, ne tirant de la mer qu'une minime portion de sa nourriture et en grande majorité, composée de vieux et vieilles qui ne manqueront pas, à brève échéance, de créer un problème.

Mgr Turquetil avait vu aussi ce problème, car dans l'hôpital de ses rêves, un coin spécial devait recevoir ces indigents. Il savait d'expérience combien dans le monde esquimaux, encore bien païen et primitif, la vieillesse était impuissante à continuer la lutte de toute une vie contre les éléments et souvent rendait les armes se laissant geler à mort ou mieux encore, se passant au cou la corde fatale qui mettrait fin à toute misère humaine. Sans juger trop sévèrement ces suicides, Mgr Turquetil voulait substituer à cette mentalité de désespoir ancrée dans les mœurs, la vision beaucoup plus humaine et consolante du Père Éternel, du Créateur, le «Nunaliorte» ouvrant son beau Paradis, plus attirant que le plus magnifique terrain de chasse...

Une fois toutes les difficultés administratives aplanies, en ce même été 1929, Mgr Turquetil qui a un sens affiné des affaires, achète tout ce qui est nécessaire à la construction de son hôpital. Malheureusement, on ne sait au juste pour quelle raison, tout est laissé sur le quai à Montréal lors du départ du bateau pour le Nord et le projet est retardé d'un an!

Entretemps, une épidémie de grippe s'est abattue sur Chesterfield et le père Armand Clabaut passe d'une tente à l'autre, distribuant les pilules et le sirop contre la toux. Une vieille, appelée «Catholique» atteinte de tuberculose avancée en meurt, bien préparée et résignée. Rien de compliqué pour ses funérailles: une immense boîte qui vient du magasin sert de cercueil et considérant le poids de la caisse et l'entourage païen, le père Clabaut soupçonne qu'on a glissé, près du cadavre, cousu dans une peau de caribou, la vieille pipe en pierre de la défunte, quelques feuilles de tabac et peut-être même quelques aiguilles afin que l'oisiveté éternelle ne lui pèse trop, sans parler du vieux réveil dont le tic-tac ne lui survivra que de quelques heures, entrant lui aussi dans le grand silence du royaume des morts!

«Ce ne sont pas les fourrures ni les pierres précieuses qui nous intéressent», a souvent répété Monseigneur dans ses sermons, «mais ce sont les Esquimaux eux-mêmes et leurs âmes que nous voulons conduire au ciel». Même le pauvre

Pierre Maktar qui languit dans sa vieille bicoque a entendu ces paroles réconfortantes; Mikilar, alias le père Lionel Ducharme, a installé chez lui un haut-parleur relié au microphone de la chapelle, modernisant ainsi le premier hôpital miniature où la charité du Christ se trouve être le principal remède.

L'hôpital véritable va cependant sortir de terre. En juillet 1930, aidé d'un petit malaxeur à moteur, Frères et Pères oblats coulent le ciment pour les fondations. Le frère Jacques Volant, actuel préposé du musée esquimau de Churchill, pourrait nous en parler car il était parmi les manoeuvres dévoués qui mirent leurs bras, leur sueur et leur cœur dans le projet, dirigé par un frère coadjuteur venu d'Edmonton: frère Antoine Kacl, polonais d'origine.

Les Inuit eux, observent de loin l'activité fébrile du chantier mais n'osent approcher car ce nombreux cas de pneumonie ont obligé le docteur Livingstone à imposer la quarantaine, plus ou moins bien observée d'ailleurs car les «Igluligard-jurmiut» peuvent difficilement résister à l'envie de se rendre mutuellement visite.

Une fois assuré que l'extérieur de la bâtisse sera achevé avant l'hiver, portes et fenêtres bien fermées afin que les neiges et le dégel ne ruinent le travail, Monseigneur Turquetil monte à bord du «Thérèse», le bateau de la préfecture et redescend vers Churchill où il constate avec joie que son modeste palais épiscopal est prêt à le recevoir.

«Maintenant», écrit-il à Mgr Augustin Dontenwill, supérieur général des Oblats, «il me faut trouver une communauté de religieuses qui se chargeront de l'hôpital.» Et cela n'est pas facile. Il a déjà approché les Sœurs Grises de Montréal; malgré l'accueil sympathique de la Supérieure Générale, son conseil a voté négativement. Au printemps 1931, c'est vers les Sœurs Grises de Nicolet, alors formant une communauté indépendante de celle de Montréal, que Mgr Turquetil se tourne, après en avoir parlé dans la prière, à la petite Thérèse de Lisieux, lui promettant même de donner son nom au nouvel hôpital.

Les Sœurs Grises de Nicolet acceptent!

Le 26 avril 1931, Monseigneur fait une conférence aux Sœurs de Nicolet; plein d'émotion, il commence par ces mots: «Depuis que la petite Thérèse m'a procuré la grande faveur que j'ai reçue le jour de Pâques, c'est-à-dire l'assurance de votre concours, de votre coopération dans le travail des Missions du Nord, j'ai l'esprit libre pour m'occuper des intérêts des missions et surtout voir à organiser l'hôpital en voie de construction.»

Les Sœurs de Nicolet ont donc accepté!

Déjà la nouvelle en a été communiquée à toutes les maisons de l'institut, en ces termes: «Le saint jour de Pâques, le 5 avril, nous a apporté une grande joie. Comme le Christ apparaissant aux Saintes Femmes les envoyait annoncer sa Résurrection, ainsi un missionnaire du Christ nous chargeait hier d'aller porter à une peuplade ignorante, le témoignage de notre foi par l'héroïque dévouement de notre vie.» (Lettre circulaire de Soeur Florida Doucet, sup. gén., 7 avril 1931).

Le 30 avril, Son Excellence Mgr Hermann Bruneault, évêque de Nicolet, appose sa signature au contrat officiel entre le Préfet Apostolique de la Baie d'Hudson et la Supérieure Générale des Sœurs Grises.

Dans ce contrat, il est mentionné que toutes les dépenses de voyage et l'entretien des quatre sœurs promises sont à charge du préfet apostolique, «étant donné que le pays esquimau est un désert qui ne fournit que bien peu de vivres, que le transport des provisions nécessaires est excessivement onéreux, qu'on ne peut compter pour faire vivre cette œuvre de charité que sur les aumônes des fidèles, le salaire de \$1,080.00 attribué par le gouvernement à la garde-malade diplômée et la rétribution de \$1.50 par patient, par jour, étant loin de suffire aux dépenses.»

Monseigneur Turquetil s'engage également à promouvoir de son mieux la vie religieuse des Sœurs mises à son service, leur assurant la présence d'un prêtre et ainsi la facilité d'avoir, chaque jour, la Sainte Messe, de se confesser régulièrement et de jouir annuellement des exercices spirituels requis par leurs Saintes Règles.

«Il espère aussi que cet acte de grand dévouement de la part des Sœurs Grises attirera sur leur Congrégation les bénédictions divines et sera une source de vocations nombreuses pour leur institut.»

Mgr Turquetil peut donc compter sur quatre Sœurs, mais qui choisir pour une obédience aussi difficile? Sœur Doucet ne veut imposer à aucune une mission aussi pénible et demande des volontaires. Les inscriptions arrivent nombreuses et le choix se porte alors sur Sœurs Marie-Anne Fréchette, Adélaïde Fafard, St-Ignace-de-Loyola et Thérèse-de-l'Enfant-Jésus. Les trois premières ont déjà l'expérience des missions indiennes de l'Alberta; deux y sont encore en activité.

Sœur Fréchette (1886-1972) y travaille depuis 1924. À l'hôpital de «Blood Reserve» elle est affectée à l'économat, puis devient cuisinière à l'école indienne de Cardston. C'est à elle que le Conseil Général des Sœurs Grises de Nicolet confie le 16 mai 1931 la direction de l'«Hôpital-hospice Ste-Thérèse à Chesterfield Inlet.»

Dans la lettre d'obédience que lui envoie Mère Doucet, cette dernière compare les Esquimaux à des «diamants» qui grâce à son concours tout de sacrifice et d'immolation à l'égard des prêtres-missionnaires, donneront tout leur éclat! Sœur Fréchette sera renommée au même poste de supérieure à deux reprises. En 1940, elle laissera le Nord définitivement, mais son influence y a été si grande que pour lui montrer sa reconnaissance, Mgr Marc Lacroix l'invitera aux fêtes du 25^e anniversaire de l'hôpital.

C'est de l'hospice Ste-Anne à St-Célestin que Sœur Fafard (1885-1972) partira vers les régions glacées du Grand Nord. «Si je ne devais compter que sur moi-même», écrit-elle, «je serais effrayée du sacrifice à accomplir; mais puisque le Seigneur m'appelle, il ne manquera pas de seconder mon bon vouloir et de soutenir ma faiblesse!»

Sœur Fafard est une femme qui sait tout faire; elle l'a prouvé pendant près de vingt ans de mission dans l'Ouest: «Cuisine, économat, salle des garçons, cordonnerie, rien ne la dépasse. Elle a même, dit-on, creusé un puits, ramoné les chemi-

nées et saigné un veau et un porc pour avoir de la viande à donner à ses chers enfants indiens.»

«Bon apprentissage pour s'en aller au pays des «Mangeurs de cru»! Elle y sera cuisinière pendant treize ans, agrémentant des menus parfois austères d'une bonne humeur et d'une piété qui ne se sont jamais démenties jusqu'au moment où, de l'Hôtel-Dieu de Nicolet, paralysée, le chapelet en mains, elle ira frapper à la porte de saint Pierre.

Quant aux deux autres fondatrices, elles vivent encore et elles se ressemblent sur ce point qu'elles préfèrent qu'on ne parle pas d'elles. Qu'y aurait-il à dire?... elles n'ont rien fait de spécial: elles ont obéi à la volonté de Dieu traduite par les ordres de leurs Supérieures, elles ont donné leur vie pour les Inuit... rien que cela! On dirait que pour elles, il n'y a pas de quoi se vanter; cet héroïsme quotidien qu'elles ont vécu était chose bien ordinaire! Demandez-leur des détails de leur vie missionnaire: elles vous parleront des Pères, des Inuit mais pas d'elles-mêmes. Elles sont restées tellement longtemps à Chesterfield qu'elles s'y trouvaient chez elles; les Esquimaux étaient leurs enfants.

Sœur St-Ignace-de-Loyola qui redeviendra beaucoup plus tard Sœur Anastasie Héroux, est née au Québec le 26 février 1900. Après sa profession chez les Sœurs Grises de Nicolet, elle est envoyée en 1924 à la mission de Biggar, en Saskatchewan. En 1930, elle termine ses études d'infirmière à Saskatoon et est affecté ensuite à l'hôpital de Cardston où, disent les *chroniques* du lieu, on apprécie ses bons offices et son heureux caractère. On regrette de la voir s'éloigner, mais à elle comme à Sœur Fréchette, «le même honneur est fait et le même sacrifice est demandé» celui d'aller à Chesterfield. En mai 1931, elle quitte l'Alberta pour une courte visite dans sa famille et préparer le long voyage vers la Baie d'Hudson.

Quant à Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, voici comment Mère Doucet la présente à Mgr Turquetil: «La plus jeune des Sœurs choisies porte le nom de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, et, coïncidence qui me semble de bon augure, cette petite Sœur Thérèse (née le 17 juillet 1906) a actuellement le même âge que la grande Petite Sainte à sa mort, et elle chantera chez les Esquimaux les louanges du Bon Dieu».

«Theresikulu», comme l'appelleront les Inuit, remplira bien sa mission; toute sa vie sera un chant d'amour et de joie, par sa voix mélodieuse, par son aiguille habile, par son goût artistique, Dieu sera infiniment loué. Sacristine, elle fera des miracles avec des riens pour qu'on prie sur de la beauté; elle ne tolère pas les ornements ou les soutanes déchirés, et si le petit Jésus de la crèche a un doigt endommagé, elle le répare avant de le coucher entre l'âne et le bœuf.

Son âme est de crystal comme son rire et quand elle quitte la mission après le nettoyage hebdomadaire, tout reluit. En 1961, après trente ans de dévouement, à cause d'une santé ébranlée, Theresikulu sera rappelée à Nicolet, par Sœur Clarilda Fortin, sa provinciale. «Elle accepte généreusement ce sacrifice», et disent les *chroniques*, «active et joyeuse, elle laisse à celles qui l'ont connue plus

intimement un souvenir impérissable où se mêlent l'affection et la reconnaissance. Elle savait attirer les Esquimaux grands et petits et les mettre à l'aise.»

Mais avant d'en arriver là, les quatre fondatrices ont une longue route à parcourir. Retrouvons-les à Nicolet le 21 juin 1931, alors qu'en la cathédrale, devant une nombreuse assistance, en costume de voyage, elles s'agenouillent devant Mère Générale et en reçoivent officiellement leur obédience. Mère Doucet les invite à remercier le bon Dieu, à compter sur Lui pour se sauver elles-mêmes et aider puissamment au salut des âmes en pays païen.

Mgr Bruneault leur redit son admiration et les dépêche vers ces missions lointaines au nom de tout son diocèse. Mgr Turquetil, en grand appareil, exprime lui aussi sa reconnaissance envers Dieu et les Sœurs Grises, et demande aux quatre élues de le rejoindre à Montréal le lundi 29 juin; ils en partiront ensemble vers les missions esquimaudes.

Les billets de chemin de fer sont achetés; les lits sont retenus et payés et même, ajoute-t-il, avec un sourire entendu, il n'y aura aucune difficulté provenant d'excès de bagages. Mère Doucet l'a en effet averti que les Sœurs veulent toutes ajouter un petit quelque chose au trousseau des partantes: «S'il le faut», ajoute-t-elle, «nous ferons la «triette» pour ne pas dépasser le poids réglementaire.» «Le plus important, c'est que malles et valises soient à temps à la gare, car il n'y a qu'un train par semaine vers Churchill et ce serait malheureux», leur écrit Mgr Turquetil, «d'arriver là-bas sans linge de rechange.»

À Montréal, une visite au tombeau de Mère d'Youville, un bonjour à l'Oratoire St-Joseph, un dernier adieu et le train s'ébranle avec Sœurs Fréchette et Thérèse-de-l'Enfant-Jésus qui retrouvent à Ottawa Sœurs Fafard et St-Ignace.

Le 30 juin, Mgr Turquetil en tête, départ pour Toronto; dans le train, impossible de dormir; la chaleur est torride, les fenêtres ouvertes laissent entrer une poussière étouffante. «C'est bien ainsi», dit Monseigneur, en guise de consolation, «vous regretterez moins la civilisation!» Puis c'est St-Boniface, puis Le Pas, dont on repart le 4 juillet en route vers Churchill: 500 milles dans un «char» cahotant, entre les épinettes vertes ou les bouleaux blancs. Sur ce terrain marécageux à peine dégelé, le train n'est pas pressé; on aurait quasi le temps de descendre pour aller cueillir le long des voies quelques jolies églantines.

Au fur et à mesure qu'on avance, les jours se font plus longs, la fraîcheur devient plus pénétrante et on aurait l'impression d'avoir laissé derrière soi les derniers vestiges d'humanité, si ce n'était cette petite gare où on leur permet de débarquer et d'aller, à travers «sauvages et sauvagesses», se restaurer pour trente sous au café du village, avec comme seul orchestre le bourdonnement ennuyant d'énormes maringouins. Puis, les arbres se font de plus en plus rabougris. Les Sœurs comptent les milles qui restent à couvrir; le nombre en est indiqué sur de petits poteaux de bois.

Tout d'un coup, vers 10h du soir, le 5 juillet, un dimanche, le train stoppe, arrêté, semble-t-il, en plein bled, mais non, c'est le terminus. Par un vent très fort qui risque de les décoiffer, sous une légère pluie, dans le camion de la mission où à

la suite de leurs bagages, les Frères les invitent à monter, elles se rendent à l'évêché! Nom bien prétentieux pour désigner cette maisonnette de bois assise à même les rochers dominant le port. La cloche sonne en leur honneur; les notables de Churchill viennent leur souhaiter la bienvenue! Après une visite au Saint-Sacrement, c'est le souper; le bon Frère cuisinier fait de son mieux, mais gêné, il échappe tout, note Sœur Fréchette.

Les Sœurs s'installent à l'étage où tout est préparé, même les clous dans le mur pour pendre le linge, sans oublier le nécessaire de toilette, les chandelles, les allumettes, l'encre, deux chaises, un banc, deux tables adossées aux cloisons et même deux statues.

Mgr Turquetil n'est pas mieux logé dans la chambre qui lui sert tout à la fois de chambre à coucher, de bureau, de parloir, abritant aussi le poêle qui réchauffe toute la maison, un baril à gazoline ouvert à un bout et couché sur des morceaux de fer en guise de pattes.

Churchill cependant, malgré le mauvais temps, redouble d'activité; deux mille hommes travaillent à organiser les voies d'évitement, les quais du Canadien National, à ériger l'élévateur à grain, à installer le pouvoir électrique, en un mot, ils sont occupés à faire naître la ville de Churchill telle qu'elle existe encore de nos jours. Les Sœurs auront tout le temps d'en faire maintes fois le tour, car le départ vers Chesterfield à bord du M. S. Ungava, bateau au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'est prévu que pour le lundi 10 août.

Cette longue attente ne leur fait pas perdre leur bonne humeur; Sœur Fafard a pris en main la cuisine; la sacristie est inspectée; tout ce qui requiert rapiècement est réparé; tout ce qui est mouillé dans les entrepôts, à destination des missions, est séché; sans parler des longs moments consacrés à écrire à Nicolet et à la parenté.

Entretemps, le «Thérèse» a porté du matériel à Chesterfield où Pères et Frères rivalisent d'ardeur pour terminer le nouvel hôpital. Malgré tous leurs efforts, il n'est pas prêt encore quand les Sœurs y débarquent le 12 août. Le voyage a été bon, par mer calme et temps ensoleillé. Personne n'a eu le mal de mer, même pas les poules, les cochons et les moutons destinés à alimenter en viande fraîche les postes de la Compagnie.

Les Sœurs arrivent à Chesterfield

Les cœurs se sont mis à battre très fort quand Monseigneur leur passa les jumelles et qu'elles aperçurent loin, très loin, «leur» hôpital, objet de leurs désirs et de leurs vœux!

Plus à l'œil nu, elles distinguent maintenant les maisons de la Compagnie, bâtiments blancs à toit rouge, accrochés aux rochers d'une pointe qui s'avance loin dans la baie, puis la Mission dominant la plage de sable et assise entre la mer et un lac d'eau douce; à l'ouest de l'hôpital, la maison du Docteur, et plus à

gauche encore, en haut d'une pente herbue cachant à l'année longue un pergélisol séculaire, les baraques de la Police Montée Canadienne abritant deux constables et un sergent, un monsieur Wight dont la femme est aussi à bord de l'Ungava avec ses trois garçons; enfin, redescendant vers la mer, une forêt de poteaux et de câbles indique les installations de la station de radio qui coordonne dans la vaste Baie d'Hudson les mouvements des bateaux et les avertit des tempêtes qui y font souvent rage.

Arrivées sur la grève, les quatre Sœurs se prêtent volontiers au protocole courant qui veut que l'on touche la main à tous les Inuit venus les accueillir; les mamans, d'un coup de reins solide, font émerger de l'«amaut» le corps tout nu de leur bébé qui timidement tend sa menotte, puis comme effrayé, disparaît dans le sac qui, sur le dos de sa mère, lui sert de berceau. Quelques vieux et vieilles dont la tente est éloignée, arrivent, tout essoufflés et suant à grosses gouttes: la cloche les a avertis que les «nayat» étaient arrivées.

Le mot «naya» en inuktitut, «nayat» au pluriel, désigne la sœur ou les sœurs au sein de la famille. Un terme donc qui traduit en même temps l'affection et le service, tandis que pour les Frères oblats, on dira simplement «ikajurti», celui qui aide, en spécifiant s'il le faut, tel le frère Gilles-Marie Paradis qui deviendra «ikku-maliriji» ou celui qui s'occupe des moteurs, ou le frère Boisclair récemment décédé qui restera connu comme l'«igayikulu» celui qui fait la cuisine, à moins que l'esprit observateur et un tantinet moqueur de l'Inuk n'ait trouvé un surnom plus adapté; c'est ainsi que le frère Jacques Volant sera toute sa vie «pikku» c'est-à-dire, celui qui est légèrement voûté.

Or donc, les Inuit et les Sœurs ayant grimpé la côte de sable qui donne sur la mission, s'engouffrent tous dans la petite église où Mgr Turquetil, priant en esquimau, confie à Dieu les nouvelles arrivantes; ces dernières, de tout cœur, renouvellent l'offrande de leur vie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais au fait, où va-t-on les loger? L'hôpital n'est pas terminé! Qu'à cela ne tienne, les Pères et Frères y resteront, laissant aux Sœurs l'usage de la mission. Ils sont en tout huit: Mgr Turquetil, pères Lionel Ducharme, Armand Clabaut, Alain Kermel et Joseph Massé, tous décédés, et frères Kacl, Volant et Paradis, ce dernier, arrivant plein d'ardeur de la Belle Province. Il faut ajouter à cette équipe, un plombier de Montréal, un monsieur Gagnon, embauché pour s'occuper des installations sanitaires.

Les Sœurs sont émerveillées du travail déjà accompli et le soir, alors qu'à travers les roches, elles se rendent au cimetière dont la grande croix domine la colline, elles n'en finissent pas de chanter leur bonheur... Derrière elles, comme de petits chiens dociles et un peu farouches, toute une bande d'enfants mal fagotés les suit, les épie. Ne sont-elles pas parmi les toutes premières femmes blanches à venir chez eux?

Le 5 septembre, le «Béothic», bateau terre-neuvien au service du gouvernement entre en rade avec cent cinquante tonnes de matériaux pour l'hôpital, le tout transporté gratuitement. Pour faciliter le déchargement entre la grève et le chantier, on a installé deux rails de fortune sur lesquels va et vient un wagonnet tiré par

un treuil. C'est, vu les circonstances, le comble du progrès! Les Sœurs reconnaissent parmi l'enchevêtrement des caisses et des ballots, les boîtes venant de Nicolet. Quatre jours durant, même le dimanche, au gré des marées, le déchargement va bon train, de nuit et de jour.

Le 14 septembre 1931, la grande nouvelle de l'élévation de Mgr Turquetil à l'épiscopat éclate. Lui-même n'en avait soufflé mot; c'est une lettre de Churchill, un peu indiscret, qui l'annonce prématurément. En février prochain, les journaux canadiens parleront des fêtes grandioses de son sacre.

Pareille nouvelle vaut bien un congé... et c'est ainsi que les Sœurs dès le lendemain organisent une promenade aux catherinettes, petits fruits qui poussent dans la mousse et ressemblent à la framboise mais de couleur jaune-orange. Les petites filles du village déjà apprivoisées conduisent les Sœurs vers les bons endroits, coupant les pointes, contournant les lacs, effrayant ça et là une timide perdrix qui s'envole. La cueillette est bonne. Quelle succulente marmelade cela va faire! Le père Marcel Rio, arrivé de Baker-Lake, va pouvoir y goûter!

Le 16 septembre, les travaux avancent car «une grosse fumée sort de la cheminée de l'hôpital». La maison, bien construite, demandera, dit-on, peu de charbon l'hiver.

Le 20 septembre, un dimanche, Monseigneur donne la Confirmation à quelques personnes de tout âge. Ils ont les cheveux longs et en désordre, les habits sales et en guenilles et une odeur forte de poisson avancé s'en dégage. Mais tous sont pieux et recueillis et quand Monseigneur leur parle, ils font des signes de tête pour approuver.

Huit jours plus tard, bénédiction solennelle du nouvel hôpital. Mgr Turquetil a même retardé son départ pour y présider. Pour souligner l'événement les Esquimaux sont invités à un banquet: fèves au lard, biscuits secs arrosés d'un thé abondant qui fait transpirer les faces épanouies des convives; le phonographe joue de beaux morceaux, probablement quelque gigue populaire; puis emportant les restes, tous se dispersent.

Les Sœurs passent la soirée à terminer quelques lettres qu'elles confieront à Monseigneur. Personne ne songe à aller dormir, car ce dernier a décidé de dire sa messe à une heure du matin; ce sera la première messe dans l'hôpital Ste-Thérèse. Comme il se doit, la chapelle est, pour la circonstance ornée de belles roses artificielles et de quelques lampions multicolores. Tout le monde est ému car, après une rapide collation, aux premières lueurs de l'aube, le lundi 28 septembre, Monseigneur quitte Chesterfield à bord du Thérèse. De longs moments, on entend dans le calme du matin, le bruit régulier du moteur qui s'éloigne et chacun, le cœur gros, rentre se mettre au lit.

Finalement, le 3 octobre 1931, les fondatrices transportent leurs pénates à l'hôpital; peuvent-elles choisir un plus beau jour que celui de la fête de la petite Sainte de Lisieux pour ouvrir enfin leurs portes à quiconque voudra venir près d'elles chercher secours? Même si seul le premier étage est terminé, il y a de la place. Le reste des travaux se fera au cours de l'hiver. Tout est confortable; on ne

manque de rien et on se sent en sécurité, car en plus de la protection bien connue de Mère d'Youville, il y a même plusieurs prises d'eau avec boyaux à lance en cas d'incendie!

Pour ce premier hiver, Sœur St-Ignace-de-Loyola dispose pour les malades de deux salles: une de six lits pour les femmes et une de trois lits pour les hommes, plus une petite chambre privée.

Le 17 octobre, la première malade esquimaude est admise officiellement. «C'est une bonne vieille nommée Lucie, souffrant de paralysie; elle nous témoigne beaucoup de confiance et d'affection.» Les Sœurs, hélas, ne peuvent la comprendre car elle ne sait que trois mots d'anglais: «good, good, all right!» Elle restera chez les Sœurs jusqu'au 4 juin 1932 alors que sentant sa dernière heure, elle demande à retourner chez les siens pour y mourir.

Le 21 octobre, c'est la pauvre Marie-Anne, aveugle, veuve de Pierre Maktar, qui y entre avec sa petite fille, toutes deux acceptées comme «nécessiteuses». La gendarmerie locale leur fournit une ration et l'hôpital, un toit accueillant. Puis, ce sont une fille épileptique et sa mère, incapables de gagner leur vie, qui sont admises.

L'année s'annonce pauvre pour la chasse. La pêche n'est guère meilleure. Le père Clabaut et Jean Ayuar, au début novembre, vont pêcher sous la glace mais reviennent bredouilles. Heureusement, le garde-manger de l'hôpital est bien garni de conserves diverses et on ne craint pas la disette.

En guise d'eau potable, il y a près de la porte d'entrée du soubassement un énorme tas de glace coupée en morceaux de 35 centimètres d'épaisseur, 40 centimètres de large, sur un mètre de long environ. Il suffit au fur et à mesure du besoin de les rentrer et de les glisser dans le réservoir de trois mille gallons installé près de la fournaise qui fournit l'eau à toute la bâtisse.

À Nicolet, il y a du nouveau. Mère Marie-Anne Cayer remplace Mère Doucet comme supérieure générale. C'est Monseigneur qui transmet la nouvelle par radio de Churchill. Les Sœurs sont heureuses mais contiennent leur joie car elles sont en retraite préparatoire à la fête de la Présentation.

Sœur St-Ignace, puisqu'il n'y a pas de docteur attiré, est la seule responsable du service santé. En général, tout est calme. Cependant, en décembre, le vieux Krinerksi met la maison en émoi. Le cancer lui ronge le cou au bas de l'oreille; sorcier de profession, arrivé du Cap Esquimaux, il reste très défiant, ne souriant jamais et mijotant continuellement l'idée de s'enlever la vie. Un jour, il s'échappe de l'hôpital et va demander à tout qui veut bien l'entendre de lui rendre ce service. Le sergent Wight est averti mais déjà le froid vif de la nuit a fait réfléchir le fugitif qui, de lui-même, retourne chez les «nayait». La grâce d'ailleurs petit à petit, fait son chemin et le père Ducharme peut l'instruire assez pour que lorsque l'hémorragie fatale se déclenche, il reçoive le saint baptême et s'éteigne heureux. Pourrait-il y avoir récompense plus grande pour le dévouement des Sœurs?

À l'occasion de Noël, les Inuit arrivent des terres, famille et possessions entassées sur la traîne. Les iglous poussent de partout en quelques heures comme

d'énormes champignons blancs. Les Sœurs n'en reviennent pas; par les fenêtres légèrement givrées de la salle de communauté, elles suivent avec intérêt toutes les activités extérieures.

Elles voient les femmes et les enfants descendre vers le lac avec un grand ciseau à glace, une écuelle et un récipient en peau faire provision d'eau. Les hommes eux, ont ramassé les harnais et les traits des chiens et les ont mis en dehors de leur portée sur le dôme de l'iglou. À coups de hache, ils débitent le peu de viande qui leur reste et la jettent aux chiens affamés qui n'en font qu'une bouchée, puis, couchés en boule dans la neige, s'endorment.

Quand les Sœurs descendent l'escalier extérieur de l'hôpital pour aller assister à la messe de minuit, un clair de lune magnifique illumine le paysage; le froid les saisit, condense leur haleine et remplit leurs poumons d'un air pur, sec et glacé, qui fait étrangement contraste avec l'odeur indéfinissable qui les accueille à l'entrée de la chapelle. Tout cela est vite oublié car déjà retentit le «Kuyannamik, Jesuse annigmat» annonçant le profond mystère de Noël.

Après la messe, suivant un rituel qui restera en vigueur bien des années, tous, Blancs et Inuit, se réunissent au soubassement de l'hôpital pour le réveillon. Le jour même de Noël, tous reviennent le matin à la grand-messe et l'après-midi, au chapelet. Ensuite, il y a souper pour tous suivi de jeux divers. «Mikilar» immortalise ces événements par quelques clichés au magnésium remplissant la salle d'éclairs fulgurants et d'une âcre fumée.

Les jours suivants, les Inuit font la navette entre le magasin et l'iglou, traitant quelques peaux de renard ou de phoque.

Et ainsi s'achève l'année. Tout le monde est heureux et pour les grâces reçues, cela vaut bien la peine qu'on passe la dernière heure de l'année 1931 en prière devant le Saint Sacrement. La plus jeune des quatre fondatrices, si petite qu'elle a failli un soir disparaître dans un banc de neige, Theresikulu, avoue cependant une certaine nostalgie en pensant à ses deux sœurs religieuses comme elle et dont l'une, Sœur Cécile viendra plus tard partager sa vie au Nord.

«Mais», écrit-elle, «je ne suis pas venue ici pour chercher des consolations mais pour travailler au salut des âmes et ce sera par le sacrifice joyeusement accepté et la prière fervente que je réussirai: allons-y de bon coeur! Cette phrase à elle seule explique toute la vie de ces femmes héroïques et donnent à l'hôpital Ste-Thérèse la seule justification plausible de ses cinquante ans d'existence. Vie toute donnée et cependant, – peut-être à cause de cela – vie joyeuse et simple, dans le silence de l'oraison comme dans le rire spontané des bons tours que l'on se joue et des parties de cartes où les vertus théologiques, remplaçant les rois ou les as, toujours triomphent.

Les Pères de la Mission, eux aussi, savent distraire leurs voisins par des concerts improvisés, transmis sur un petit émetteur local, leur faisant croire que cela vient du Québec! «C'est à mourir de rire!» disent les Sœurs.

Pour pouvoir vraiment s'occuper des Inuit, il faut parler leur langue. Les Sœurs l'ont bien compris et font leur possible pour retenir le vocabulaire essentiel.

Chaque soir, elles peuvent se servir de ce qu'elles ont appris alors que les gens du village visitent régulièrement entre 7h et 8h. Rien ne leur fait plus plaisir que d'entendre les «nayat» parler leur langue.

Et puis aussi, combien plus intéressant de réciter les prières et de chanter les cantiques quand on en comprend le texte! Encore faut-il l'avoir le texte! Qu'à cela ne tienne. Comme les malades ne sont pas nombreux, les Sœurs se mettent à imprimer au miméographe 159 exemplaires du livre de prières, une centaine en caractères syllabiques pour les Inuit et le reste en caractères romains pour les Blancs. C'est une entreprise communautaire: le père Ducharme prépare les «boudruches»; Sœur Fréchette et Sœur St-Ignace impriment tandis que Theresikulu et Sœur Fafard assemblent les fascicules et les relie. «C'est un gros chantier qui va chasser l'ennui une bonne partie de l'hiver».

Dehors, il fait moins cinquante Fahrenheit, et parfois davantage, en dessous de zéro. Nous sommes en janvier 1932. Le froid n'empêche pas les Inuit de venir à la messe tôt le matin, ni les Pères d'aller visiter les camps où il y a un malade à encourager ou un enfant à baptiser. Sœur cuisinière les a bien pourvus de provisions.

Le 4 février, cela vaut bien la peine de le noter, un premier petit bébé esquimau naît à l'hôpital; sa maman en est d'autant plus heureuse que déjà elle a perdu deux enfants nés avant terme. Le lendemain, à l'issue de la messe, le nouveau-né est baptisé et s'appelle Alphonse Naukatsik. Son père est aux anges: c'est un garçon!

Au cours de février également, le père Ducharme est alité pour excès de fatigue; les Sœurs en prennent bien soin car elles aiment et respectent leur père spirituel. Il n'est d'ailleurs pas le tout premier à profiter de leur zèle car le père Alain Kermel avant de regagner le Cap-Esquimau a été hospitalisé pour mal de pied, sans doute ce même mal qui l'obligera bientôt à quitter définitivement le Nord, et, premier symptôme de paraplégie, lui fera passer sa vie en chaise roulante.

Bien des Pères dans la suite profiteront du savoir-faire de la Sœur infirmière. En 1938, le père Julien-Marie Cochard sera évacué d'Arctic Bay par le père Paul Schulte, le «prêtre volant» et soigné à Chesterfield par le docteur T. Melling qui y sera le docteur-résident de 1936 à 1939. Lui succédera son frère, le docteur J. Melling qui lui s'occupera du père Joseph Buliard qui, à l'automne 1939, à Repulse Bay, se gèle gravement les deux mains. Le docteur, par radio, donne d'abord au père Marc Lacroix les instructions les plus élémentaires pour combattre la gangrène naissante, ordonne ensuite son évacuation, et décide de l'envoyer au Sud y recevoir des soins plus appropriés.

Le premier docteur attaché à l'hôpital Ste-Thérèse y arrivera le 23 août 1934, à bord du «Severn», bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est le docteur Leslie Livingstone en personne dont nous avons déjà parlé et qui donc connaît bien la place. Il arrive accompagné de sa sœur, madame veuve Élise Thompson que les «nayat» trouvent très gentille et qui vient aménager la maison du docteur afin d'y recevoir Miss Mabel Anderson, appelée à devenir, dès sa des-

cente de bateau le 26 septembre, madame Livingstone! Le Révérend James, ministre anglican de Baker Lake, présidera au mariage dans le salon même de leur maison, unissant ainsi pour la vie deux solides Presbytériens.

Autant les Sœurs se réjouissent, médicalement parlant, d'avoir leur propre docteur, autant elles le trouvent un peu strict pour l'admission des patients. Les Sœurs laissaient parler leur cœur; le docteur interroge ses papiers! Dorénavant, c'est lui seul qui décidera si tel ou tel patient a besoin d'être hospitalisé; c'est lui seul qui fixera les heures de consultation; c'est lui qui accordera – ou refusera – le secours aux indigents. Quant aux vieillards qui ne requièrent pas de soins médicaux, qu'ils cherchent un autre toit!

Mgr Turquetil ne l'entend pas de cette oreille et va à Ottawa plaider la cause de ses chers Esquimaux. On lui donne raison, et une aile de l'hôpital sera réservée pour les vieux, les handicapés physiques ou mentaux, les orphelins maltraités ou délaissés. On y ajoutera plus tard un ouvroir où à côté du travail des peaux, les dames apprendront des Sœurs la couture, le tricot, tandis que les messieurs, sous la surveillance des frères oblats, se consacreront surtout à la confection et au montage des filets, et même à la sculpture de l'ivoire, de la stéatite ou des os de baleine.

Monseigneur sait que tous, jeunes et vieux, trouveront chez les Sœurs Grises un reflet de cette charité du Christ qui les aidera à accepter leurs conditions, et peut-être, au contact de cette bonté communicative qui en émane, quelques païens invétérés trouveront-ils le chemin de la Foi.

Un hôpital comme celui de Chesterfield ne se comprend bien qu'à la lueur de la Croix qui le domine, phare non seulement pour tous ceux perdus dans la poudrière retrouvant grâce à elle leur chemin, mais aussi pour ceux que la lumière de l'Évangile n'a pas encore atteints.

Mais pour que pareil hôpital fonctionne bien, sans heurt, il faut parfaite entente, non seulement dans la communauté des Sœurs, non seulement entre les Sœurs et les Pères et Frères, mais aussi et surtout, entre les officiers du Service Santé et le personnel. Le Docteur est en grande partie responsable de l'atmosphère qui y règne.

Le premier médecin résident

De 1934 à 1942, et de 1944 à 1958, dix docteurs se sont succédé à Chesterfield, de tempéraments différents, certes, mais tous compétents. Le dernier fut le docteur Jean-Charles Patry, de Victoriaville, Québec. Il se dévoua quatre ans à Chesterfield, en compagnie de sa femme qui lui donna là ses deux premiers enfants. Le 1^{er} février 1958, il s'en revenait chez lui après avoir visité le centre minier de Rankin quand l'avion pris dans la brume s'écrasa au sol. Personne ne fut tué, mais le docteur Patry en sortit si mal en point qu'en avril, il quittait définitivement le Nord.

Peu de docteurs aiment s'isoler, sentant le besoin de continuellement se renouveler au contact de leurs confrères, mis ainsi au courant de tous les progrès

de la science médicale. Mais peu importe le motif, Chesterfield restera désormais sans docteur-résident.

Si on feuillette les chroniques de l'hôpital, on est frappé par la fréquence des épidémies. Il semble que l'arrivée des bateaux est le signal d'une grippe générale. Plus tard, on dira la même chose des avions apportant le courrier. Peut-être, les Inuit ont-ils encore peu de résistance aux germes de maladie transportés par les Blancs, surtout au sortir d'un long hiver qui les a affaiblis.

En juillet 1932, il faut, pour la première fois, dresser en hâte des lits au deuxième étage pour recevoir les malades. Cependant, ce n'est pas grave, car, quelques jours plus tard, tous sont sur pied pour accueillir Mgr Turquetil et le fêter avec force, drapeaux, banderoles, guirlandes et feux d'artifice à l'occasion de son sacre récent.

En janvier 1933, c'est «dame picote» ou petite vérole qui visite d'abord les enfants, puis les adultes, et, devenant plus dangereuse, les vieillards. Madame Sipiatak en meurt, pauvre vieille misérable qui avait, au contact des Sœurs, recouvré son sourire. À la variole, s'ajoute la dysenterie et il y a tellement de cas à hospitaliser que les Sœurs donnent leur dortoir pour les loger! Un rayon de soleil cependant: c'est Jean Ayaruar qui arrive avec huit caribous, la première viande fraîche de tout l'hiver.

Dans les camps aussi, il y a des malades; Sœur St-Ignace va visiter les igloos les plus proches, s'initiant ainsi à la traîne à chiens et ses agréments.

En mars 1934, à la suite d'une période très douce suivie d'un refroidissement brutal de la température, nouvelle épidémie de grippe, celle sans doute qui, plus au nord du côté de Depot Island vient d'emporter la jeune Niakrodluk que le père Fafard a baptisée du nom de Tirisikulu et dont il a écrit la vie et la mort merveilleuse dans un livre intitulé: *Fleur au pays des glaces*.

En juillet 1936, malgré une très belle température, un mal de gorge se déclare chez les enfants, mais sans gravité, tandis qu'en 1944, c'est une toute autre histoire, alors que les petites victimes succombent sans que le docteur puisse porter un diagnostic précis. Il a même essayé d'opérer mais sans succès. Une douzaine de petits anges s'envoleront vers le Ciel, y trouvant le soleil qui boude la terre.

En mai 1945, malgré les ballonnets multicolores distribués aux enfants pour fêter la fin de la guerre mondiale, la coqueluche vient troubler les réjouissances; une seule mort cependant à déplorer.

En 1948, alors que les Sœurs terminent les exercices en l'honneur des Sept Douleurs et des Sept Allégresses de saint Joseph pour en célébrer dignement la solennité, voici que la grippe s'abat comme un mauvais vent sur toute la population, commençant, au moins chez les Sœurs, par un rhume de cerveau. Au bout d'une semaine, tout le monde est bien remis, sauf le vieil Étienne Krimuksirar qui en meurt, bien préparé et muni des secours de la religion. Il désirait de tout son cœur aller voir le bon Dieu. Il laisse aux soins des «nayait» sa femme Philomène, au visage tout tatoué, et sa fille Sabine qui passera sa vie à l'hôpital, aidant de son mieux aux corvées du ménage.

Le vieil Étienne avait toujours refusé d'entrer à l'hôpital, mais se sentant plus mal, avait demandé lui-même son admission. Sœur Cécile Bisson était alors infirmière. Elle lui donna son premier bain. «À force de patience, d'eau et de savon, je parvins à découvrir la couleur de sa peau» disait-elle en souriant. La vie sous la tente ou sous l'iglou ne pousse guère vraiment aux abondantes ablutions? Rien d'étonnant alors que de nombreux cas de gale se déclarent comme ce fut le cas en novembre 1947 parmi les enfants de Chesterfield.

L'année 1948 restera certes célèbre dans les annales de la place à cause de la visite le 29 juillet, du T. R. Père Général des Oblats, Léo Deschâtelets, accompagnant Mgr Marc Lacroix, à cause aussi de la décision prise par Pélagie Pubvalerak d'entrer chez les Sœurs Grises, y commençant son postulat le 4 août, mais aussi, hélas, à cause des tragiques événements de novembre auxquels je serai personnellement mêlé pour en avoir fait la sinistre découverte lors d'un voyage de ministère au camp du vieux Johny Siudluk: cinq Inuit tous adultes, y sont décédés en quelques jours.

Le docteur Joseph Moody, rentrant de Tavanee, impose la quarantaine, simple mesure de prudence. L'autopsie faite sur l'un des cadavres amené du camp fait plutôt croire à un empoisonnement dû, dira-t-on plus tard, à la ptomaïne, alcaloïde très toxique qui se trouve dans certaines viandes avariées ou putrescentes. Personne n'ignore que jadis les Inuit aimaient les chairs un peu avancées. La quarantaine est levée, car, semble-t-il, aucun danger de contagion. Tout le monde respire...

Pas pour longtemps. Sœur Pélagie a-t-elle à peine fait sa profession religieuse, le père Henri-Paul Dionne est-il à peine reparti vers Eskimo Point que la poliomyélite frappe. De là à accuser le père Dionne d'en avoir apporté le virus, il n'y a qu'un pas. Le 21 février 1949, trois morts; le 28, douze morts. Il fait 43 sous zéro et le moral est bas. Ottawa, alerté, envoie un épidémiologiste et d'autres spécialistes qui à la première ponction lombaire sont certains du diagnostic. C'est bien la polio. Plusieurs autopsies le confirment. La quarantaine est décrétée dans tout l'arctique, car Eskimo Point et Padlei sont aussi atteints.

Le 6 mars, treize patients sont évacués sur civières; un avion sur skis posé sur le lac les emmène vers Churchill et Winnipeg. L'hôpital Ste-Thérèse est rempli à pleine capacité et les Inuit arrivent, malades, des camps. Le père Roland Courtemanche, directeur de la mission, et les Frères, aident les Sœurs, consolent les survivants, encouragent les alités et enrochent les morts. Puis, petit à petit, le virus semble perdre sa force, la phase aiguë est passée.

Le 26 avril, un groupe de médecins arrivent, examinent les survivants et voient ce qu'il y a lieu de faire pour leur réhabilitation. Déjà, garde Constance Beattie, physiothérapeute, est arrivée pour leur donner des traitements spécialisés. Les progrès sont sensibles et elle ne comprend pas pourquoi le docteur Moodie veut continuer à évacuer les patients. Mais puisque c'est décidé, elle les accompagnera à bord du «Canso» qui emportera six le 21 août mais n'arrivera jamais à destination, s'écrasant en feu près de Nelson House, ne laissant aucun survivant.

On gardera de garde Beattie le souvenir d'une personne dévouée, joyeuse et consciencieuse. Les Inuit l'aimaient.

Cette dernière tragédie marque durement les Inuit et pendant tout un temps, ils refusent toute évacuation. Les épidémies cependant continuent: varicelle, rougeole, influenza, bien bénignes en face de celle qui sera longtemps l'ennemi numéro un: la tuberculose.

Le 28 juin 1954, dix Inuit s'en vont vers le sanatorium, prélude d'un exode qui, venant de tous les coins du Nord, remplira pendant de longues années les sanas de Clear Water Lake, Brandon et même St-Vital, au Manitoba, en ce qui concerne l'Arctique Central.

Depuis août 1940, l'hôpital Ste-Thérèse possède l'équipement nécessaire pour les rayons-X. Cependant, souvent, ce sont des équipes spécialisées amenées par avion ou par bateau qui sillonnent l'Arctique afin de dépister toute tuberculose. En 1954, une aile complète de l'hôpital est réservée aux tuberculeux, afin d'éviter le plus possible la contagion.

Institutrices à Chesterfield

Très heureux du beau travail des Sœurs près des malades, Mgr Lacroix, successeur de Mgr Turquetil, voudrait les voir aussi s'occuper de l'éducation de la jeunesse esquimaude. Dès 1953, deux religieuses enseignent à l'école du jour commencée en 1951.

Il s'agit de Sœur Elisabeth Herauf, principale et de Sœur Pauline Côté qui à la suite d'une attaque cardiaque doit être inopinément remplacée par Sœur Thérèse Plante, assistante au nursing qui s'improvise institutrice; les deux enseignantes font partie de la communauté de l'hôpital sous la direction de Sœur Jeanne Marcotte, au moins jusqu'en 1955 alors qu'avec l'érection du pensionnat se forme une communauté distincte dont font partie Sœur Geneviève Rocan, Denise Émond, et autres.

Cette communauté durera autant que le pensionnat c'est-à-dire jusqu'en 1969, alors que le «Turquetil Hall» deviendra un centre d'éducation pour adultes.

Même s'il y avait deux communautés, un seul et même esprit de service les habitait, les invitant à mettre en commun les joies, les anniversaires, les fêtes de la Congrégation des Sœurs Grises et aussi les coups durs, comme cette épidémie d'influenza et de rougeole qui s'abat en août 1956 sur le pensionnat et y cause plusieurs décès, remplissant l'hôpital qui vient à peine de clôturer les fêtes du 25^e anniversaire de sa fondation, auxquelles ont pris part Mère Élie, assistante générale et Sœur Fréchette, heureuse de revoir Chesterfield.

Certes depuis 1931, l'hôpital a subi bien des changements, allongé à l'est en 1949, puis à l'ouest en 1956, le voici tout rajeuni avec une façade toute neuve en papier-brique.

Entre 1956 et 1981, sans parler du téléphone en 1965 et de la télévision en 1979, beaucoup d'autres améliorations prendront place: le système électrique sera complètement remis à neuf, le système de chauffage passera du charbon à l'huile,

tout cela grâce au savoir-faire et au dévouement silencieux des frères Paradis, Tremblay et Boisclair. Ce dernier aménagera même le soubassement pour y recevoir de 1962 à 1976 le Bureau de Poste, doublé plus tard du secrétariat de la Coopérative locale naissante. L'espace ne manque pas, car, à un certain temps de son histoire, le soubassement de l'hôpital fut aussi un centre de traite sous l'habile direction du frère Raymond Bédard.

Il serait bien injuste de ne pas signaler dans ce récit qui ne peut pas tout dire, hélas, tous ces braves Inuit qui depuis le début de l'hôpital ont donné un précieux coup de main soit en aidant au ravitaillement en viande fraîche: caribou, phoque, poisson, soit en participant aux travaux intérieurs de mécanique, de menuiserie ou autres, sans oublier l'approvisionnement continu en eau ou en glace, la rentrée du charbon ou de l'huile, et, travail que personne n'aime, l'évacuation des déchets de tout genre. Depuis le décès subit du frère Boisclair en novembre 1979, ils restent les seuls responsables de la bonne marche matérielle de l'hôpital.

Vous vous demandez peut-être s'il y a eu quelques opérations à l'hôpital Ste-Thérèse. Oui, et même plusieurs: ablation d'un doigt gangrené ou même d'un pied, appendicectomie, amygdalectomie, pour n'en citer que quelques-unes. À partir de 1958 cependant, les opérations se feront à l'extérieur, soit à Churchill, soit à Winnipeg.

Mais s'il n'y a plus de docteur résidant, il y eut à partir de ce moment-là, une pléthore de docteurs, dentistes, psychiatres, travailleurs sociaux, administrateurs du service santé, venant les uns pour quelques heures, les autres pour quelques jours, profitant en règle générale non seulement des facilités fournies par l'hôpital mais aussi de la généreuse hospitalité des Sœurs, chacun rendant bien service selon leur spécialité.

Pour prévenir la récurrence des épidémies, les vaccins contre la polio succèdent à ceux contre la diphtérie, la petite vérole. En 1967, une garde-malade vient tout exprès de Churchill pour inoculer le vaccin contre la tuberculose qui partout est en notable régression.

Un autre mal tout aussi pernicieux s'est hélas, abattu sur le Nord, n'épargnant pas la population de Chesterfield, située trop près de Rankin Inlet: l'alcoolisme. À la suite de ce fléau, les infirmières sont appelées à n'importe quelle heure de la nuit, à recoudre les blessures, parfois aussi à ouvrir la porte à de pauvres enfants qui grelottent, épeurés par leurs parents qui se disputent, presque ivres morts.

Mais où donc les Sœurs vont-elles chercher le courage de sourire ainsi à toutes les misères humaines? Les Inuit eux-mêmes ne s'y trompent pas. Ils savent bien que les «nayat» sont des femmes de prière. Il suffit de dire à un visiteur un tantinet tapageur: «Nayat tuksiartut» «les Sœurs sont en prière», pour qu'aussitôt, il baisse le ton et attende patiemment la fin de l'office pour présenter sa requête à «Ananatsiar», la «grand-mère», la Sœur Supérieure.

On peut sans crainte affirmer que, dans les premières années de son existence, la communauté des Sœurs de Chesterfield est un peu comme un petit «Nicolet» avec les exercices de règle, le règlement précis, la cloche de commu-

nauté, les divertissements traditionnels et le silence obligatoire où l'âme consacrée trouvait le temps d'écouter le céleste Époux.

Quelle joie quand le 22 juillet 1940, Mère Marie-Anne Cayer, supérieure générale, vient les visiter, accompagnée de Sœur Éva Piché, la nouvelle supérieure et de Sœur Juliette Thibault; les larmes et les rires se mêlent en un Magnificat de bienvenue!

Le premier mars 1941, la Congrégation des Sœurs Grises nicolétaines s'unit à celle de Montréal. En 1944, c'est donc la supérieure générale des Sœurs Grises de Montréal, en l'occurrence, Mère Évangéline Gallant, qui en août, vient leur apporter le réconfort d'une visite maternelle, profitant du même avion que le Rév. Père Anthime Desnoyers, assistant général pour les Oblats.

Mère Gallant est à Chesterfield quand y parvient la triste nouvelle du naufrage du M. F. Thérèse. Cette perte totale du bateau ravitailleur des missions affecte profondément les Sœurs; elles compatissent de tout cœur avec Mgr Lacroix, puis, ajoutent les *Chroniques*: «adorant les desseins de la Divine Providence, nous disons ensemble notre «Fiat». Mère Gallant pouvait être fière de ses filles; Mère d'Youville n'aurait pas mieux réagi!

En mai 1854, Mère Flora Ste-Croix, supérieure générale fait elle aussi à Chesterfield la visite canonique; en attendant l'avion qui va la descendre à Churchill, elle visite quelques iglous qu'une température froide a bien conservés.

En 1962, c'est Mère Clarilda Fortin, supérieure provinciale nicolétaine qui entreprend le long voyage jusqu'à la Baie d'Hudson. On est à l'époque des changements dans le costume religieux. Les Sœurs Grises elles aussi se modernisent. Le 24 mars, Sœur Marie-Ange Laramée, la cuisinière experte et dévouée de l'hôpital, rentre de congé portant le costume rénové! Quelques jours plus tard, Sœur St-Ignace, supérieure, suit son exemple. Les Inuit la reconnaissent à peine!

Heureusement, le costume ne fait pas le moine plus qu'il ne fait la religieuse. Mère Georgette Leduc, venue assister au 50^e anniversaire de la fondation des Missions esquimaudes, saura le leur rappeler, les invitant à marcher toujours sur les traces de Mère d'Youville en leur présentant le film de la béatification de leur fondatrice.

Six ans plus tard, en 1968, nous retrouvons à nouveau Mère Leduc à Chesterfield, toujours supérieure générale. Elle est accompagnée de Sœur Cécile Maurice, provinciale des Sœurs Grises de la province St-Boniface. Un grand changement vient en effet d'avoir lieu, affectant profondément Chesterfield: l'hôpital sera désormais rattaché en tant que communauté à cette branche manitobaine, plus apte que Nicolet à fournir des recrues de langue anglaise, et aussi, à toutes fins pratiques, beaucoup plus proche d'accès.

La mission elle aussi a changé de directeur; le père Roland Courtemanche a cédé la place au père Joseph Méeus, surnommé tout simplement «Josepi» par les Inuit. Sa bonne humeur - et un air de guitare - aidera les Sœurs à accepter joyeusement cette nouvelle appartenance communautaire, dont l'évolution sera, comme toute l'Église d'alors, marquée profondément par le Concile Vatican II.

En avril 1969, Sœur Thérèse Isabelle, une Manitobaine, remplace à l'infirmierie Sœur Liliane Bradette qui a décidé de se joindre aux Clarisses à Rivière-du-Loup au Québec. En novembre, Sœur Isabelle est reconnue comme garde-malade gouvernementale au service de l'hygiène publique. En cette qualité, elle visitera Repulse Bay régulièrement. Le 21 mai 1970, elle représente la communauté de Chesterfield au sacre de Mgr Omer Robidoux, o.m.i., appelé à succéder à Mgr Lacroix, démissionnaire, pour cause de santé, depuis fin 1968.

Mgr Robidoux a hâte de connaître les missions esquimaudes et déjà le 12 juillet, il fait une visite-éclair à Chesterfield en compagnie de l'Honorable Jean Chrétien, alors ministre du Nord. Comme il continuera toujours à le faire par la suite, il y arrive pour réveiller son monde... mais cette fois, littéralement car c'est dimanche et à l'arrivée du Twin Otter le village est encore endormi. Après la messe, Monseigneur a à peine le temps de parcourir l'hôpital, d'y apercevoir le petit groupe des handicapés, que l'avion s'envole vers Repulse Bay. Quelques minutes plus tard, il pleut à plein ciel.

Des quatre fondatrices, seule Sœur St-Ignace est encore à son poste; à part un séjour de deux ans à Pelly Bay pour tenir compagnie à Sœur Victorine Servant, elle restera à Chesterfield jusqu'en mai 1974. Déjà en mars 1971, en reconnaissance pour tant d'années de dévouement au service des Inuit, elle reçoit «le Prix du Commissaire» The Commissioner's Award; à l'occasion de son départ définitif, c'est toute la population qui veut lui dire sa gratitude; son vieil ami Victor Sammurtok lui offre deux petites sculptures en ivoire qu'il a travaillées de ses mains. Et l'animatrice, Sœur Rosanne Lemaire, l'assure de toute l'affection de la Communauté.

Hélas, Sœur Pélagie ne fait plus partie de cette communauté. En 1970, elle a préféré retourner parmi les siens à Eskimo Point pour éventuellement s'y marier. De plus, en 1972, Sœur Isabelle est partie prendre la direction du service de santé à Pelly Bay. En 1973, quittant l'enseignement à l'école du jour, Sœurs Dolorès Lussier et Lise Turcotte s'en vont de Chesterfield, la première pour une nouvelle obédience à St-Boniface, la seconde pour s'occuper de la pastorale diocésaine dans le diocèse de la Baie d'Hudson, avec résidence à Churchill, puis à Rankin Inlet; si bien qu'à la fin 1975, il ne reste à Chesterfield que six Sœurs.

En novembre de la même année, les yeux encore pleins des fastes de la béatification de Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats, à Rome, ainsi que des paysages de Terre Sainte, le père Courtemanche, quittant Frobisher Bay, vient remplacer le père Rogatien Papion. Il est seul. La mission est beaucoup trop grande. Il la ferme et vient s'installer à l'hôpital Ste-Thérèse, y installant son presbytère là où jadis, de 1962 à 1969, logèrent les grands garçons du pensionnat sous la surveillance toute paternelle du père Pierre Henry, au premier étage, dans l'aile ouest.

Quant au «Turquetil Hall», devenu depuis plusieurs années propriété du gouvernement, il est vendu aux Inuit pour la somme symbolique d'un dollar. Si je note le fait, c'est que le Conseil du Village espère le transformer en atelier d'art indigène et en hôtel pour accueillir les gens de passage qui jusqu'à date, pour la plupart, prenaient pension et repas à la mission ou à l'hôpital.

Alors qu'il y a quelques années, on croyait que Chesterfield allait être absorbé par Rankin Inlet, voilà au contraire que le village est bien en vie et veut prendre en main sa destinée. À la Noël 1975, le banquet traditionnel se donne au «Recreation Hall», \$2.50 l'assiette ou un maximum de \$5.00 par famille. Sœur Bernadette Poirier, provinciale de la province St-Boniface, eut le plaisir de partager ce festin et d'y goûter le délicieux caribou. Les jours suivants, elle a l'occasion d'en voir, mais bien en vie ceux-là, traverser l'extrémité du lac.

Lorsqu'en juillet de la même année, Mère Denise Lefèbvre, supérieure générale, passe à Chesterfield, une question se pose: quel est l'avenir de l'hôpital Ste-Thérèse? Le gouvernement pense en effet à y construire une clinique, laissant aux Sœurs, comme œuvre principale, le soin des handicapés.

En juin 1976, le gouvernement fait faire le relevé des handicapés des Territoires. En juillet, un travailleur social vient étudier «les besoins physiques et sociaux des enfants handicapés de l'hôpital de Chesterfield Inlet»; en août, on s'informe des facilités offertes aux patients de cette catégorie, tout cela sans doute à la suite des entretiens entre Mgr Robidoux et le Département de la santé pour élaborer un nouveau contrat, appelé à remplacer les ententes antérieures.

En juillet 1977, après bien des anicroches, la nouvelle Clinique est enfin viable. Sœur Marie Boulet en accepte la direction et y transporte l'équipement nécessaire, et, devant être en appel vingt-quatre heures par jour, elle y établit sa résidence, prenant cependant ses repas avec ses consœurs et partageant les réunions communautaires, devenues essentielles à la survie des congrégations religieuses. En mai, n'ont-elles pas eu, toutes, la joie d'entendre parler de la vie religieuse d'après Vatican II par le père Fernand Jetté lui-même, supérieur général des Oblats, accompagnant Mgr Robidoux dans la visite de quelques missions.

Sœur Alice Gauthier succède à Sœur Boulet dans le département des handicapés, aidée de Sœur Gertrude Ponton et devient également l'animatrice de la communauté, en étroite liaison avec St-Boniface.

Le 9 juillet, ont lieu les funérailles d'Hélène Krisuk, décédée dans un hôpital de Winnipeg. Albinos de naissance, elle fut accueillie toute jeune par les Sœurs. Elle mit bien souvent leur patience à l'épreuve, allant jusqu'à avaler son chapelet ou des épingles, mais rendant aussi bien de menus services. Hélène ne fut pas enrochée comme ses ancêtres, mais enterrée dans le nouveau cimetière à côté d'une de ses amies morte pour avoir bu, chez elle, pendant une soirée de débauche, un mélange de bière et de méthyle! Pour les Sœurs, Hélène, c'est un peu un membre de la famille qui les quitte!

La préoccupation première des Sœurs Grises de l'hôpital Ste-Thérèse reste certes la santé des Inuit, mais elles veulent rayonner plus loin que les murs de leur maison, prendre une part active dans l'apostolat paroissial: discussion avec les grands élèves de la place, par exemple, sur la vocation, vocation à la vie chrétienne, vocations particulières dans le peuple de Dieu.

Elles ont aussi à leur disposition des sessions de renouvellement non seulement au point de vue religieux mais aussi au point de vue professionnel: congrès

des hôpitaux catholiques, sessions spécialisées pour les soins aux handicapés, et, pour la garde-malade diplômée, participation aux réunions officielles des infirmières. En 1978 cependant, Sœur Boulet sera exemptée de participer à la grève des infirmières, ses services étant considérés comme essentiels au bien-être des Inuit.

Toutes ces réunions exigent de longs et dispendieux voyages et aussi souvent de longues absences. Et même si la piste d'atterrissage est en parfaite condition, la température ne coopère pas toujours et retarde les vols.

En fin 1978, le bâtiment de l'hôpital subit toute une rénovation: murs, plafonds et portes sont recouverts d'un gyprock ignifugé requis par les lois préventives contre les incendies. Grâce à la coopération de tous, en six semaines le travail fut mené à bonne fin. En décembre, Mgr Robidoux, visitant les travaux, se déclarera très satisfait, de même Sœur Poirier, supérieure provinciale, y arrivant le lendemain de Noël.

Heureuses dans leur maison au visage rajeuni, les Sœurs toutes ensemble entreront dans l'année 1979, à la main un flambeau allumé, au cœur, la charité...

En 1980, Sœur Marie Boulet devient malade et devant retourner à Saint-Boniface, la nouvelle supérieure provinciale, Sœur Marie Bonin, mandate Sœur Georgette Charette comme animatrice en janvier 1981.

Au fond, rien n'a changé depuis 1931...

Et tant qu'il y aura des Sœurs Grises à Chesterfield, les handicapés mentaux ou physiques, y trouveront des mamans... et les missionnaires Oblats de Marie Immaculée, de précieuses auxiliaires!



Femmes héroïques - les fondatrices: Sœurs M.A. Fréchette, A. Fafard, (debout) St-Ignace et Thérèse-de-l'Enfant-Jésus

Heroic women - founding Sisters M.A. Fréchette, A. Fafard, (standing), St-Ignace and Theresa-of-the-Child-Jesus



Hôpital Ste-Thérèse en 1931

St. Theresa Hospital in 1931



L'hôpital et la mission de Chesterfield

The Hospital and the Mission buildings at Chesterfield





L'igloo était l'habitation des Esquimaux durant le long hiver arctique

The Eskimos lived in igloos during the long winter season



L'été à Chesterfield; au fond, grotte de Lourdes

Summer time at Chesterfield; Lourdes grotto in the background



Le poulailler le plus au nord de la Baie d'Hudson

The northernmost chicken coop on Hudson Bay



À l'ombre la croix; les morts sont enrochés

The dead are covered with rocks in the shadow of the Cross



C'est l'heure de préparer le poisson pour l'hôpital

Preparing fish for the hospital



Igloos près de la mer

Igloos near the sea-shore